

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

Revue de la Mise en Scène

PAR

MM. MESPLÈS ET RENÉ-BENOIST

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

AVEC CINQ AQUARELLES ENCARTÉES DANS LE TEXTE

Prix : par an, 60 fr.; six mois, 32 fr., port en sus.



PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1888

156
Rue de Rivoli

Des **ENFANTS**
LES PLUS VASTES
DE
PARIS

MAGASINS
DE
JOUETS

LE COTILLON
Accessoires pour la DANSE
300 FIGURES NOUVELLES ET INÉDITES
Vente et Location pour Paris et la Province

SPÉCIALITÉS D'ACCESSOIRES
POUR THÉÂTRES ET TRAVESTISSEMENTS

Manuel illustré de la Danse
LA PAVANE
Edition en noir, 4 fr. — Edition en couleurs, 5 fr.

Manuel de la Danse
LE COTILLON
Prix, 2 fr. — Illustré en couleurs, 3 fr.

PRIX FIXE

Exécution de tous modèles sur commande

CHAPELLIER-BLAIN
65, Rue Richelieu
PARIS

PERRUQUES HISTORIQUES
Pour Costumes et Théâtres
Inventeur des célèbres
FARDS D'ASIE

DELPHINE BARON
COSTUMES HISTORIQUES
FANTAISIE
6, B^d des Italiens, PARIS
Ci-devant, 112, rue de Richelieu

D. BOR 19, Rue Richelieu
PARIS
Fournisseur de l'Opéra

SPÉCIALITÉ
DE
CHAUSSURES historiques

LEBLANC-GRANGER
Richard GUTPERLE, S^r
FOURNISSEUR DE L'OPÉRA
ET THÉÂTRES ÉTRANGERS
Armes, Armures, Bijouterie pour Théâtres
Boulevard Magenta, 12
PARIS

MACHINES A COUDRE
Filosono surjeteuse
Doutonnaire
La Maison N. BA-
MOUSSET (27, rue
Vieille-du-Temple,
Paris), vend à garan-
tie les machines de
sa fabrication et de
bons systèmes.
RÉPARATIONS
FOURNITURES
ET ACCESSOIRES
GROS — DÉTAIL
Fait assemble au Com.



Armes et Bijouterie historiques
Pour Costumes et Théâtres

TOUCHARD
Rue des Francs-Bourgeois, 48
PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS.

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DRAMATIQUE

Aux Variétés : DÉCORÉ. — *A l'Opéra* : LA DAME DE MONSOREAU.
A la Renaissance : LA STATION CHAMPBAUDET ; — HYPNOTISÉ. — *Aux Bouffes* : MAM'ZELLE GRÉNOM.
A la Comédie Française : LES FEMMES SAVANTES.

Un grand auteur comique est mort, le plus grand, sans contredit, que la France ait eu depuis Molière.

Ailleurs qu'ici, il m'a été donné de pouvoir exprimer mon admiration pour l'écrivain charmant qui, de son vivant, se vit décerner le surnom de « bienfaiteur de l'humanité, » et de dire aussi les souvenirs personnels qui me sont restés de la paternelle bienveillance que l'homme privé voulut bien avoir pour moi...

D'Eugène Labiche, enlevé avant l'heure que le temps semblait avoir marquée pour lui, son vieil ami Emile Augier, cet autre maître de la scène, a dit en trois mots ce que tous ont pensé : « Ce fut un honnête homme de génie. » — N'ajoutons plus rien aujourd'hui à cette parole éloquente...

Avec *Décoré*, trois actes représentés aux Variétés, M. Henri Meilhac vient, de l'aveu unanime, d'augmenter beaucoup les chances qu'il a d'entrer à bref délai à l'Académie Française, où la perte de Labiche laisse justement un trou difficile à combler.

Nul, en effet, mieux que M. Meilhac, ne semble désigné d'office pour succéder à ce mort glorieux ; — et la poussée toute naturelle qui, dans le public, se fait en ce moment sur son nom, triomphera, cette fois-ci, je l'espère, des petites intrigues d'une coterie trop souvent préoccupée, dans ses choix, du soin un peu puéril de heurter de front l'opinion, par respect pour certaines traditions surannées...

Aussi bien le vif désir qu'on a de voir réussir l'auteur de *Décoré*, dans l'ambition très justifiée, qu'on lui prête, d'aller prendre place à l'Institut, près de son ex-collaborateur, M. Ludovic Halévy, a-t-il pu contribuer fort à l'enthousiasme indescriptible soulevé par la nouvelle pièce des Variétés... Depuis longtemps, on n'avait vu pareil délire... Et les éloges dithyrambiques, qui ont plu ensuite de tous côtés, sont bien pour faire supposer, si on les prend

à la lettre, que M. Henri Meilhac a mis dans cette dernière création le *summum* de son talent...

S'est-il vraiment à ce point surpassé? Je n'en suis pas convaincu et ne veux même pas faire de comparaison, pour la profondeur et la finesse de l'observation, entre *Décoré* et ces petits chefs-d'œuvre qui ont nom *la Petite Marquise*, *le Réveillon* et *la Boule*...

A côté de ces trois seules pièces, pour n'en point citer d'autres, *Décoré* est une exquise, une adorable fantaisie, — mais ce n'est qu'une fantaisie, non une comédie de mœurs. La vérité peut être au fond, mais elle se présente à nous sous le voile de la farce; et, si l'œuvre nous a justement transportés, c'est surtout grâce au charme des détails, à la légèreté de main du maître, à son étincelant esprit, et à sa prestigieuse habileté dramatique, qui nous ont fait tenir peu de compte de la vraisemblance de choses accommodées si bien pour un régal de raffinés... Mais, à ce compte, j'estime aussi que *la Ronde du commissaire* et *les Demoiselles Clochard*, toutes deux si injustement traitées; que *Gotte* surtout, si vite abandonnée, ont leur part de cette revanche. Elles méritaient meilleure fortune, et elles l'auront peut-être, si on les reprend jamais.

D'ailleurs, en qualifiant *Décoré* de « fantaisie », je n'entends pas faire la moindre restriction sur la valeur de cette comédie, bien proche parente du vaudeville. Je l'ai goûtée avec une joie intense, comme une des plus amusantes que Meilhac ait écrites; et si l'on veut donc m'accorder que c'est une fantaisie, — j'y tiens, — me voici absolument prêt à la déclarer parfaite...

Mais n'est-ce pas dire du même coup qu'elle ne peut pas se raconter et que le tenter serait œuvre maladroite, puisque ses charmantes qualités vont disparaître à l'analyse?...

Il me faut néanmoins en donner une idée.

Colineau « homme jeune encore » a une femme

et un ami. Celui-ci, — c'est dans l'ordre, — fait la cour à celle-là, — et, — c'est toujours dans l'ordre, — Colineau n'y voit rien... Coureur lui-même, il convoite le bien d'autrui et ne songe pas à garder le sien... Mme Henriette Colineau, qui n'est pas très farouche, mais qui, dans son bon sens de femme moderne, tient que la fidélité conjugale est encore ce qu'il y a de plus pratique, a mis à la porte l'ami, le pauvre Edouard d'Andrézy, un jour qu'il avait eu le tort grave, en voulant aller trop vite, de le témoigner trop lourdement... Colineau ne s'est aperçu de rien; — quand Edouard se représente, soit à peu près tous les jours, Henriette ne le reçoit jamais... Colineau ne s'en étonne pas; — de guerre lasse et impatientée, sa femme finit par lui dire qu'il a grand tort de n'être pas jaloux et que son honneur court un réel danger... « Qui ça peut-il être? » se demande Colineau, — et, après mûre réflexion, il envoie d'autorité Henriette passer deux jours à la campagne chez une vieille parente... Elle y prendra le temps de calmer ses nerfs, et... pendant ces quarante-huit heures de congé, Colineau, lui, pourra se donner le plaisir de suivre sur la route de Rome une délicieuse petite comtesse italienne, qui va rejoindre là-bas son mari, mais qui, par amitié pour Colineau, — et aussi pour payer le gros mémoire de sa lingère, — pourrait bien s'arrêter à Mâcon durant quelques heures de nuit...

Je vous entends déjà d'ici... « Ah! s'il y avait une justice, comme Colineau mériterait d'être tout de suite ce qu'il ne manquera pas de devenir tôt ou tard! »... Eh bien non! vous vous trompez: ce ne sera pas du moins pour cette fois-ci...

Indignée du sans-gêne de son mari, la petite Mme Colineau, rejointe, comme bien vous pensez, dans son wagon, par l'impétueux Edouard, a eu la faiblesse, c'est vrai, de ne pas descendre à Barentin chez sa vieille cousine, et de se laisser mener par son aspirant séducteur jusqu'à Harfleur, « où il y a des hôtels si bien installés... » Mais là, nombre d'événements sont venus sauver sa vertu...

D'abord, un mouvement généreux d'Edouard, dont c'est la manie héréditaire de secourir les gens en détresse: — passants attaqués par des voleurs, enfants qui se noient, chiens renversés par des omnibus, etc... A Harfleur donc, tout de suite en arrivant, son premier soin a été de plonger, pour repêcher un pêcheur à la ligne, qui est tombé d'une des piles du pont, sur laquelle, tout en dormant, il attendait le petit jour... (il faut retenir les bonnes places)... Ce sauvetage l'a mis en évidence, et sa compagne, qui veut rester cachée, en prend naturellement de l'humeur... Et puis, qu'il est donc laid ainsi, avec ses cheveux collés aux tempes et ses vêtements ruisselants d'eau! L'aubergiste lui prête des habits... Fi donc, il est encore plus laid... Ce serait répugnant, dans un pareil costume!...

Et puis, voilà qu'un domestique, qui a failli entrer à Paris chez M^{me} Colineau, la reconnaît et s'imagina qu'Edouard est M. Colineau!... Alors, c'est

le comble: « Me voilà compromise! vite, retour-nons à Paris! » Edouard, désespéré, veut en vain la retenir, et la scène est des plus comiques: « Votre conduite n'est pas celle d'une honnête femme! Célémène elle-même en eût été indignée! » Peine inutile: il doit donc se résigner à remettre ses habits qui sont secs; c'est le seul répit qu'on lui laisse... Mais voici que des rugissements affreux ébranlent l'appartement... Le lion apprivoisé du dompteur Chose, en ce moment à Harfleur, est sorti de sa cage et a pénétré dans la chambre d'un prince africain « ami de la France », qui, je ne sais pourquoi, est vêtu en Indien et que le sous-préfet d'Harfleur vient tout à l'heure de recevoir en grande pompe avec toasts, interprète, lieutenant de gendarmerie... toutes les joies de la vie enfin... Epouvanté, le prince fuit devant le lion... Heureusement, le sauveteur est là... Edouard, armé seulement d'un vieux parapluie (une concurrence à l'Abbé Constantin), poursuit le lion, qui se retourne contre lui, le colle au mur et... se met à lui lécher la figure... Quand il revient avec sa redingote en lambeaux, aux épaules de laquelle se voient, glorieux stigmates, les formidables empreintes des griffes du lion, Henriette n'a plus envie de fuir... Comment donc ne pas tomber entre les bras d'un homme si brave?... Enfin, le ciel va donc s'ouvrir!... Non, c'est la porte!... dans son encadrement, se dessine, en grand uniforme, la silhouette du sous-préfet... « Monsieur Colineau, par votre belle conduite, vous avez sauvé un prince ami de la France. J'ai eu le temps de téléphoner au ministère de l'intérieur et d'avoir la réponse. J'ai demandé et obtenu pour vous la croix de la Légion d'honneur. Ce sera demain à l'Officiel! »... Horreur! que va dire Colineau?... Les amoureux n'ont que le temps de sauter dans le dernier train.

La situation maintenant se complique de ceci qu'un vieil oncle, riche de deux cent mille livres de rente et qui enrage de n'avoir jamais pu obtenir la croix, déshériterait certainement Colineau, son seul neveu, si celui-ci devenait seulement chevalier... Mais ce n'est là qu'un détail, en présence du danger qui menace Henriette, si son mari découvre la fugue d'Harfleur... Elle a la chance d'être rendue au logis une heure avant Colineau!

Dès lors, c'est elle qui tient le bon bout. Et quand, tout émoussillé encore du souvenir de la nuit passée à Mâcon, il reparait en présence de sa femme, celle-ci, toute courroucée, lui met sous le nez l'Officiel et lui demande compte de sa présence à Harfleur où, pour « services exceptionnels » décrits tout au long, il a obtenu la distinction enviée par tant de gens et redoutée par lui... Jouissez de son ébahissement... « Moi, j'ai sauvé à Harfleur un nègre ami de la France!... » Ne pouvant avouer l'aventure de Mâcon et la comtesse italienne, ne voulant pas, en revanche, de la croix, il proteste et veut aller, de ce pas, refuser celle-ci au ministère... Pour empêcher une démarche qui

ferait tout découvrir, Henriette et Edouard usent d'intimidation et manœuvrent si bien que le pauvre Colineau se coupe, avoue son coup de canif de la nuit précédente et en demande pardon à sa petite femme... (Eh mais? monsieur Colineau, vous descendez de Georges Dandin!...) Se voyant sauvée, Henriette est magnanime: elle pardonne, mais Colineau, bien qu'il ait reçu une lettre, — vous devinez de qui, — où un M. Calino s'excuse d'avoir mérité le ruban sous son nom (?), devra se résigner à conserver sa croix... « Ce sera, — lui dit sa femme, — pour vous rappeler l'infamie de votre conduite à mon égard. — Ce n'est pas précisément pour cela qu'elle a été instituée! » hasarde Colineau, encore heureux d'en être quitte à si bon marché... « Et moi? » dit alors anxieusement ce bon Edouard, qui se croit au port... « Oh! mon ami, vous savez, nous nous sommes ratés, — lui répond Henriette, — ces choses-là ne se recommencent pas!... »

C'est la moralité de cette comédie aussi gaie que spirituelle... M. Meilhac a désormais un titre de plus à notre reconnaissance.

MM. Dupuis et Baron jouent tous deux fort drôlement les rôles d'Edouard et de Colineau. — Quant à M^{lle} Réjane, elle a trouvé, dans celui d'Henriette, son meilleur succès; — mais c'est lui rendre, je crois, assez mauvais service que d'en tirer parti, comme y tâchent ses amis, pour la porter candidate à la Comédie-Française, où sa verve très spéciale n'a que faire et où, par malheur, de récentes promotions encouragent aujourd'hui à tort et à travers toutes les ambitions...

Compliments aussi à M. Lassouche, une amusante figure de valet, — à M. Daniel Bac, le sous-préfet d'Harfleur, — à M^{lle} Réal, — et surtout à la ravissante M^{lle} Crouzet, qui a détaillé très finement l'unique scène dont se compose, au premier acte, le rôle de la fameuse comtesse italienne.

L'Opéra nous a enfin donné la *Dame de Monsoreau*. — Les pronostics là-dessus étaient fâcheux; et l'événement leur a, hélas, donné raison...

Dans cette circonstance, on s'est même montré dur pour le compositeur, M. Gaston Salvayre; — et cependant le premier coupable semble être l'auteur du livret, enlevé si subitement peu de jours avant la première représentation.

Du fameux roman composé par lui en collaboration avec Alexandre Dumas et du drame émouvant qu'ils donnèrent ensemble à l'Ambigu-Comique, le 19 novembre 1860, Auguste Maquet n'a pu, en effet, tirer, pour l'Opéra, qu'une œuvre obscure et presque inintelligible.

Le comte de Monsoreau, le confident intime, l'âme damnée du duc d'Anjou, a enlevé Diane de Méridor pour le compte de son maître: il feint ensuite de vouloir la sauver et assure sa fuite,

après avoir jeté son voile dans l'étang de Beaugé, pour faire croire qu'elle y a cherché la mort; — Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, vient demander justice au roi Henri III, au nom du père de Diane, le vieux baron de Méridor; — par un subterfuge, Monsoreau, devenu grand-veneur, oblige Diane, cachée par lui dans une maison du quartier Saint-Antoine, à l'épouser secrètement: la chose faite, il force le duc d'Anjou, dont il connaît les complots contre le roi, son frère, à publier ce mariage, la rage au cœur, et à le faire approuver par Henri III; — enfin Bussy, très amoureux lui-même et aimé de Diane, depuis la nuit où elle le recueillit blessé dans sa maison, perdant son sang par les blessures que lui firent les mignons, est surpris auprès d'elle par Monsoreau, dans le temps même qu'on croyait celui-ci arrêté avec le duc d'Anjou et les chefs de la conjuration découverte: frappé à mort par les spadassins du grand-veneur, il se redresse et tue Monsoreau avant de succomber lui-même...

En ceci se résument les sept tableaux représentés à l'Opéra; mais qui n'aurait pas lu déjà roman et drame serait, je crois bien, tout à fait incapable de comprendre l'action du livret.

Les deux figures si pittoresques de Chicot et du moine Gorenflot y sont reléguées au dixième plan: c'est à peine si elles traversent un instant le tableau de la procession de la Ligue, qui lui-même semble rapporté et n'est là que pour servir de cadre et de pré-texte au ballet; — le légendaire Bussy d'Amboise, cet ancêtre de d'Artagnan, n'est plus qu'un simple ténor italien, dont les entrées comme les sorties sont aussi peu justifiées les unes que les autres; — le personnage d'Henri III passe à l'état de silhouette sans importance; — enfin la terrible tuerie du dénouement est remplacée par un mutuel égorgement de Bussy et de Monsoreau, plus ridicule que sinistre...

D'ailleurs, même en supposant qu'il eût été possible de mettre sur la scène de l'Opéra l'œuvre telle qu'elle sortit jadis du cerveau d'Alexandre Dumas, le sujet était-il bien motif à partition?...

Je ne crains pas de répondre que non.

Ce qu'il faut surtout dans un livret d'opéra ou de drame lyrique, c'est justement ce qui manque le plus dans les romans d'action d'Alexandre Dumas et de son collaborateur: de la poésie et du lyrisme... Il n'est que faire de mettre de la musique sur une série d'incidents, d'où la passion est presque toujours absente, et que l'imagination du narrateur a conçus sans se préoccuper le moins du monde des situations à fournir au compositeur.

Et pour que le livret soit bon, il faut surtout qu'on l'ait écrit spécialement en vue de la musique. Celle-ci ne peut que nuire aux œuvres qui ne furent point faites pour elle. On a joué gros, l'an dernier, avec *Patrie!* à mépriser cette règle, et on n'a qu'à demi gagné la partie: on l'a, cette fois, bien perdue avec la *Dame de Monsoreau*.

Quant aux vers, n'en parlons pas, — et surtout n'en citons pas !...

Dans ces conditions, dis-je, on a peut-être été cruel pour M. Salvayre. — Tous, quelles que soient leurs tendances musicales, s'en sont donné à cœur joie sur son compte et l'ont malmené sans réserves, oubliant que, dans d'autres occasions, ils eurent l'indulgence plus facile...

Et cependant *la Dame de Monsoreau* méritait bien tout au moins le bénéfice des circonstances atténuantes... Assurément « le temps ne fait rien à l'affaire, » mais n'est-il pas un peu barbare de ne pas tenir compte à M. Salvayre, dans une certaine mesure, de l'obligation, qui lui fut imposée, d'écrire, en une seule année et tout de suite après *Egmont*, cette très longue partition ?...

De là, sans doute, la désolante banalité de celle-ci et l'impossibilité presque absolue de tirer de cette somme d'efforts perdus une note se détachant de façon personnelle.

Pour ne pas avoir l'air de tout blâmer en bloc, on peut toutefois signaler l'andantino de Diane, au premier tableau : « J'ignorais encore les pleurs, » et la finale de ce même tableau, où les sinistres fanfares de la chasse du duc d'Anjou, sont d'un dessin assez curieux et se marient à une phrase qui s'inspire visiblement des dernières mesures du cinquième acte des *Huguenots*. — La romance de Saint-Luc, au second tableau, est assez gracieuse, mais sans grande originalité. — Presque tout le reste n'est qu'un très long récitatif, d'où des lambeaux de motifs surgissent inachevés...

Tous les airs du ballet, sauf la « Romanesca », (qui ne vaut pas à beaucoup près celle, — orchestrée, je crois, par M. Léo Delibes — que la Comédie-Française nous donne dans *Hernani*,) sont dépourvus de saveur ; — enfin l'orchestration est lourde et sans richesse.

En résumé, c'est une revanche à prendre pour l'auteur du *Bravo*. Souhaitons-la lui prompte et bonne.

En attendant, il a été fort bien soutenu, cette fois-ci, par ses interprètes.

M. Jean de Reszké a joué et chanté en grand artiste le rôle de Bussy d'Amboise, qui promène, je ne sais pourquoi, tout le long du drame, le même invariable pourpoint de velours noir, encore que, dès le troisième tableau, le susdit pourpoint ait été transpercé par les rapières des mignons ; — M. Delmas est, de toutes manières, un superbe Monsoreau ; — M^{me} Bosman chante avec style son personnage de Diane de Méridor.

MM. Ibos (le duc d'Anjou), Muratet (Saint-Luc), Berardi, Dubulle, Martapoura, M^{me} Sarolta et Maret ont bien tenu les rôles de second plan. — (M. Martapoura a remplacé, presque au lendemain de la première représentation, M. Berardi dans le personnage du roi).

Quant à la mise en scène, elle est vraiment splen-

dide, et, si elle fait honneur au goût des directeurs de l'Opéra, on frémit à la pensée de ce qu'elle coûte en pure perte.

Les décors sont de MM. Rubé, Chaperon et Jambon, Poisson, Lavastre et Carpezat.

Deux surtout sont remarquables : d'abord celui, peint par M. Poisson, de la rue Saint-Antoine, où Bussy est attaqué par les quatre mignons : Quélus, Schomberg, Maugiron, d'Epernon ; un effet de neige sous la lune, avec la maison de Diane à droite, l'hôtel des Tournelles à gauche, et la Bastille, au lointain, (la plantation en est absolument remarquable) ; — et puis celui, de M. Lavastre, qui représente le vieux Carrefour de l'Arbre-Sec.

C'est dans ce dernier décor qu'a lieu le Ballet des Fous et que défile la procession de la Ligue.

Ce ballet, d'une adorable harmonie de couleurs, n'est pas merveilleusement réglé. Le successeur de M. Mérante n'a pas fait là un excellent début, et pourra nous donner mieux. . . Quelle drôle d'idée, par exemple, d'avoir masqué la charmante M^{lle} Subra, et surtout d'avoir entièrement supprimé, au lieu de la modifier un peu, la valse de M^{lle} Hirsch et Roumier, dont s'offusqua la pudeur bien connue des abonnés du premier soir !...

Le cortège de la Mère Folle, qui termine le ballet, et surtout le défilé de la procession que mène le roi sont d'une richesse de tons, d'une variété de composition incomparable... Douze cavaliers armés de pied en cap, qui se présentent de front sur la scène, ont produit là un effet plus important même que de raison... Mais les évêques mitrés et chapés d'or, les moines cuirassés, coiffés de salades en fer et le mousquet sur l'épaule, la chasse avec ses mille cierges, le dais royal porté par les pages de la chambre, ont arraché à tous des cris d'admiration...

Et ce n'est une occasion, pour finir, de couvrir d'éloges à la fois M. Gailhard, le metteur en scène, qui fait évoluer de façon si brillante cette foule de plus de cinq cents personnages et M. Bianchini, le jeune dessinateur, qui n'en est plus à compter ses triomphes et qui vient de créer ici huit cent cinquante costumes nouveaux, en évitant, malgré le rapprochement des deux époques, de recommencer ceux que, l'an passé, il composa pour *Patrie* !... Je ne puis m'empêcher de citer, entre tous, celui du duc d'Anjou : un vrai poème tout de velours et de soie vert serpent, — nuance sombre, imposée au personnage par la tradition historique.

Une mention au moins est due aussi aux collaborateurs de M. Bianchini, M^{me} Floret et M. Stelmans.

Le soir même du jour où se répandit dans Paris la nouvelle de la mort de Labiche, la Renaissance devait reprendre *la Station Champbaudet*, un de ses anciens succès, dont la représentation fut, par convenance, ajournée au lendemain de ses obsèques.



LA DAME DE MONTSOREAU

Un feu.



E. MESPAS

BOUL' MICH' REVUE
Liq. Pouli.



J. Mesplac

BOUL' MICK' REVUE.

La Halle aux blés



E. Mepples

LA TOSCA
Sarah Bernhardt
(4^{me} Costume)



E. Meuphin

Le deuil de cœur où la perte d'un auteur aussi aimé avait mis, ce jour-là, le public des premières, parut bien visiblement; et le tour un peu macabre de la première scène, où Labiche a précisément tiré, dans sa gaieté virile, quelques effets sainement comiques d'un dialogue tout entier relatif à la construction d'une tombe, était, vu la circonstance, pour nous frapper douloureusement...

Le succès de la reprise a été des plus vifs, malgré cette première impression; — mais ce pourrait bien être à cause de celle-ci que beaucoup de mes confrères ont voulu voir sous cette joyeuse comédie une fable absolument sinistre et se sont apitoyés, ce me semble, outre mesure sur le crève-cœur de la veuve Champbaudet, quinquagénaire tout à l'heure, quand elle se sent déçue dans son amour pour le jeune et assez mal élevé Paul Tacarel, petit architecte de vingt-sept printemps... A cette manière tragique d'envisager les choses, — la vraie peut-être, je n'en disconviens pas, — aucune pièce comique ne saurait résister, à commencer par *l'École des femmes*, où le pauvre Arnolphe lui-même fait bien figure de martyr passionnel.

La pièce a été fort bien jouée, d'abord par M^{me} Mathilde, par MM. Montcavrel, Galipaux et Raymond, puis par MM. Bellot et Gildès, M^{me} Virginie Rolland et Mary-Patry.

La Station Champbaudet est venue remplacer, à la Renaissance, *Hypnotisé*, un vaudeville en trois actes, de MM. Albert Millaud et de Najac, qui, sans être plus mauvais qu'un autre, s'est effondré, je ne sais trop pourquoi, après les trois représentations obligatoires.

Voici deux faux savants: M. Toutenpain de Gluten, professeur d'hypnotisme animal au Jardin d'acclimatation, et son ami intime, M. Leplâtreux. Celui-ci déteste cordialement celui-là. Pourquoi? D'abord parce qu'il est moins connu que son intrigant copain, habile à se servir, en temps voulu, de toutes occasions pour se pousser et se mettre en vedette; — et aussi pour une raison connue seulement d'eux deux et... de feu madame Leplâtreux, première du nom... Après six semaines de mariage, Leplâtreux a trouvé, un beau soir, dans l'armoire de sa femme, son excellent ami Toutenpain de Gluten... « C'est bien! j'aurai mon tour! » a-t-il dit simplement, comme le podestat de *la Petite Mariée*... Et il a feint de pardonner à Toutenpain, qui est resté son ami. Mais il lui garde une dent énorme. La mort de la coupable elle-même n'a point diminué sa rage. Incorrigible, il s'est remarié. L'imprudent Toutenpain a suivi son exemple, en ayant soin de choisir un dragon de vertu.

Et maintenant Leplâtreux n'a plus qu'un seul espoir: voir son bourreau devenir la victime d'un accident pareil au sien... « Je t'assure, — lui dit-il parfois, — que cela me soulagerait bien! — Je suis bien tranquille! » répond l'autre.

C'est la science même qui, — par vengeance, sans doute, — va peut-être perdre Toutenpain! Au cours d'une conférence que fait en l'honneur des prétendues découvertes de ce Trissotin moderne, son collègue le docteur Quatreffils, le médium vient à manquer, et Toutenpain, qui se pique d'être un névropathe de premier ordre, s'offre à le remplacer. Il se fait endormir par le conférencier... On peut lui suggérer maintenant tout ce qu'on voudra: revenu à l'état de veille, il fera inconsciemment ce qu'on lui aura commandé. (Voir *Jean Mornas*, de M. Jules Claretie).

Leplâtreux saisit l'occasion et suggère à Toutenpain l'idée de jeter Francine, sa femme, entre les bras du jeune Honoré Dubrocard, un polisson qui vire autour depuis longtemps, sans succès, et qui, pour comble de cynisme, ayant troublé naguère par des facéties de mauvais goût une importante leçon de Toutenpain au Jardin zoologique, et fut même expulsé du cours, pour ce motif.

Et l'amusant de ce point de départ, c'est que Toutenpain, à peine réveillé, se met à la recherche de son ennemi Dubrocard, qu'il lui fait de plates excuses, qu'il l'amène, qu'il l'installe chez lui et l'y retient le plus qu'il peut... Francine, qui veut rester fidèle (sans doute parce qu'elle porte le même nom que la Francillon de M. Alexandre Dumas), mais qui, en revanche, se sent de plus en plus faiblir devant les attaques répétées du fougueux Honoré, n'aurait, — ce me semble, à moi non initié, — qu'un mot à dire à son mari pour faire expulser le loup ainsi introduit dans le bercail, car elle a surpris le secret de l'infamante suggestion... Ce mot, elle ne le dit pas, afin de ne pas couper la pièce; mais elle ne se fait point faute de mettre Toutenpain sur la voie.

« C'est drôle... — insinue-t-elle souvent quand elle voit son mari s'empresse autour du dangereux Dubrocard, — laisse-le donc partir une bonne fois! D'où vient que tu ne peux plus te passer de lui, toi qui ne pouvais pas le sentir? — C'est vrai, — réplique Toutenpain. — J'ai quelque idée qu'il finira par me jouer un vilain tour! — Eh bien, alors?... — Je ne sais pas... je cours le chercher!... »

C'est ainsi que les choses pourraient fort mal tourner, si le pauvre hypnotisé n'était lancé sur une fausse piste par je ne sais quel bout de papier, dont le rôle providentiel est de faire croire à Toutenpain que, pour l'honneur du magnétisme, il doit séduire la seconde madame Leplâtreux, comme il a fait de la première, et que la chose se doit accomplir dans le domicile de Dubrocard... Précisément madame Leplâtreux se trouve chez Honoré, qu'elle voit sans trop de répugnance, quand Toutenpain s'y présente: resté seul avec elle, il devient impétueux et irait loin sans doute, sans une broche en diamants que la dame porte au cou et dont l'éclat providentiel plonge, au moment psychologique, l'impressionnable Toutenpain dans un nouvel accès de sommeil hypnotique... Leplâtreux survient alors,

qui, mis au courant des choses, se hâte de faire cesser la fatale suggestion... Réveillé, Toutenpain de Gluten retrouve sa vieille haine contre Dubrocard, qui se croyait presque au point de réussir auprès de Francine; — et, pour que le triomphe de la morale soit à la fois complet et conforme aux mœurs de la scène, le susdit Dubrocard n'est plus bon qu'à épouser bien vite une jeune nièce des Toutenpain, aussi jolie que richement dotée.

Cette drôlerie n'était point banale, et, pour en expliquer l'insuccès, on s'est évertué à dire que le spectacle d'une infirmité, — et la suggestion hypnotique en est une, — ne saurait jamais être pour nous faire rire...

Peut-être y a-t-il là-dedans une part de vrai. En tous cas, je crois volontiers que, mis en un acte au lieu de trois, ce vaudeville d'éphémère durée, dont la donnée est spirituelle en somme, aurait eu chance de réussir.

M. Maugé a prêté au personnage de Toutenpain une amusante physionomie et a été bien secondé par MM. Montcavrel (Leplâtreux), Raymond (Dubrocard), et par mesdames Leriche (Francine), Blanche Ollivier et Mary Patry.

Dans un lever de rideau de M. de Najac, *Un mari en 150*, M. Delannoy a donné une note émue, qui a été très remarquée. — Madame Virginie Rolland et la jolie mademoiselle Boulanger lui ont donné la réplique.

Grâce à *Mam'zelle Crénom*, opérette en trois actes, de MM. Adolphe Jaime et Georges Duval, (musique de M. Léon Vasseur), les Bouffes semblent avoir enfin retrouvé l'heureuse fortune qui les fuyait avec obstination depuis l'éclatant succès de *Josephine vendue par ses sœurs*.

Mam'zelle Crénom est moins une opérette qu'un grand vaudeville mêlé d'un peu de musique... Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, — encore qu'on n'ait pas pu utiliser ainsi, autant que je l'aurais voulu, la délicieuse voix de baryton de M. Piccaluga.

La pièce, limpide et gaie, est menée gaillardement.

Mlle Juliette Vincent, nièce d'une sorte de grognard retraité, qui lui a donné l'habitude des jurons (d'où son sobriquet, d'ailleurs assez peu justifié, de « Mam'zelle Crénom »), saisit avec joie l'occasion de se faire mettre à la porte de sa pension en se laissant injustement soupçonner d'une intrigue amoureuse, où elle n'est pour rien... Fureur de l'oncle Vincent, qui, las d'essayer pour elle toutes les maisons d'éducation de France et de Navarre, ne songe plus qu'à la marier. En attendant, il est bien forcé de la garder chez lui, dans son chalet des Ormes, où il s'est retiré.

Cette solitude est en ce moment troublée par la

brusque venue d'un vieux camarade de régiment, le capitaine Hotard, qui, sur le point de marier sa fille Sophie au jeune Serpin, a choisi, sans façons, la maison de Vincent pour y célébrer les noces et s'y installe avec tout son monde.

Or, Sophie, camarade de pension de Juliette, a été justement l'héroïne de la petite aventure attribuée à tort à mam'zelle Crénom... Elle a reçu, la nuit, au jardin, la visite du lieutenant Alexis, qu'elle aime et qui la venait supplier de ne pas épouser Serpin... Seulement, comme Sophie a toujours eu les meilleures notes, et comme Juliette est, au contraire, le désespoir de la pension, c'est la nièce du capitaine Vincent qui a dû prendre à son compte le scandale une fois découvert et qui l'a fait bien volontiers.

En retrouvant chez son oncle son amie Sophie, elle lui promet de démolir complètement son mariage avec Serpin... Et elle expédie la chose en deux temps et trois mouvements.

Elle se fera, bon gré mal gré, compromettre par le fiancé, en allant, le matin même du contrat, le trouver dans le salon, où on lui a improvisé un lit; en lui faisant toutes sortes de niches pendant qu'il est encore couché; en oubliant chez lui son mouchoir, tout exprès pour le faire retrouver par son oncle; en avouant enfin à celui-ci que Serpin fut précisément son complice dans l'aventure nocturne qui la fit chasser de la pension.

Le drôle de la chose est que, jusqu'au dernier moment, Serpin croit être la victime de farces campagnardes organisées par tout le monde contre lui...

Ainsi il dort tranquillement, après une assez mauvaise nuit. On le réveille brusquement...

Un militaire est devant lui: c'est le lieutenant Alexis... « Vous allez épouser, monsieur, Mlle Sophie Hotard? — Oui, monsieur. — Et si je vous priais de n'en rien faire?... » — On devine la suite d'une conversation engagée de la sorte... Le lieutenant ne se retire que sur la promesse d'un duel; — et Serpin se rendort sur son oreiller, en se disant: « C'est une farce!... On lui fourre une paille dans le nez... C'est mam'zelle Crénom qui appelle ainsi son attention. » Vous allez épouser, monsieur, mon amie Sophie Hotard? — Oui, mademoiselle. — Et si je vous priais de n'en rien faire?... — La farce continue; soyons malin! » se dit de plus en plus Serpin; et il plaisante de son mieux avec la jeune fille, jusqu'à l'arrivée, en forme de trombe, du capitaine Vincent, qui entre d'un côté, comme Juliette sort par l'autre... « Vous aller épouser Mlle Sophie Hotard? — harle le vieux guerrier. — Oui, monsieur!!! — Et si je vous priais de n'en rien faire?... » « Très joli, mais un peu monotone! » pense toujours Serpin, qui fait bonne contenance...

Mais la découverte du mouchoir et la dénonciation de Serpin par Juliette finissent par amener un éclat: le mariage de Sophie avec le pauvre Serpin est bruyamment rompu par le capitaine Hotard; et le fiancé ahuri, de mouton devenant tigre, s'en

va bravement sur le terrain, où, sans savoir très bien pourquoi, mais pour se venger de quelqu'un, surtout de mam'zelle Crénom, qu'il soutient, à bon droit, n'avoir jamais compromise, il effleure. (ô logique humaine!) le lieutenant Alexis d'un joli coup d'épée...

Et, comme il faut un dénouement, tout le monde se retrouvera, à l'acte suivant, à l'institution régénératrice de Mlle Chipoux, (maison spéciale pour filles... désabusées), où Vincent a pris le parti de claquemurer Juliette, pour s'en défaire une fois pour toutes... Le lieutenant Alexis a déjà obtenu la main de Mlle Sophie Hotard, et voici Serpin qui, prenant Juliette à son propre piège, se déclare prêt à lui rendre l'honneur que, par pure malice, elle l'avait accusé d'avoir voulu lui enlever... Après quelques façons, mam'zelle Crénom se résigne de bonne grâce et, comme enjeu de la partie qu'elle a finalement perdue, met sa menotte dans la main que lui tend Serpin.

La bonne humeur règne là-dedans d'un bout à l'autre, et la situation du monsieur qui, en présence d'événements réels, se croit le jouet d'une farce et agit en conséquence, sans soupçonner le vrai danger, est ici, comme dans maintes autres pièces — *l'Ours* et *l'Amateur des jardins*, par exemple — une source excellente de drôlerie.

La musique est à la fois élégante et facile. L'interprétation est bonne.

J'ai déjà parlé de M. Piccaluga, qui fait le lieutenant Alexis. — Mlle Grisier-Montbazou (Juliette) est charmante: elle le serait plus encore, si elle imitait moins constamment les procédés de Mlle Judic et se contentait d'être elle-même; — M. Cooper est un gentil Serpin, qui n'a plus de voix pour chanter, mais se montre toujours fin comédien; — M. et Mlle Montrouge (le capitaine Vincent et Mlle Chipoux) continuent d'être bien amusants; — Mlle Gilberte (Sophie) commence à faire, ce me semble, quelques progrès; — Mmes Toudouze et Desgenets, MM. Scipion et Jannin tiennent convenablement les petits rôles.

Que dire de la distribution renouvelée des *Femmes savantes* que vient de nous offrir la Comédie-Française, avec l'intention visible de mettre en ligne le plus de sociétaires possible?...

Rien, — si ce n'est que M. Febvre joue trop exclusivement en raisonneur le rôle de Clitandre et qu'il est un peu marqué pour s'y montrer aujourd'hui; — que Mlle Reichemberg fait Henriette trop uniformément ingénue; — que Mlle Fayolle, qui a hérité du rôle de Bélise, semble être en passe de devenir une bonne duègne; — enfin que Mlle Lloyd a tout au moins grand air sous les traits de Philaminte.

Les autres interprètes sont connus: M. Maubant est un digne Ariste; — Mlle Samary, une affriolante Martine; — MM. Coquelin cadet et de Féraudy se sont aussi déjà fait apprécier dans les rôles de Trissotin et de Vadius. — Quant à M. Barré, c'est toujours un Chrysale admirable.

Enfin, compliments à M. Truffier qui, le même jour, a joué, presque pour la première fois, et avec plus de finesse que d'éclat, le maître rôle de Scapin dans *les Fourberies de Scapin*.

RENÉ-BENOIST.

NOTES DE THÉÂTRE ET DE MUSIQUE

A la Comédie-Française: reprise de *Pendant le bal*, petit dialogue en vers de M. Edouard Pailleron (Mmes Müller et Ludwig.)

A l'Opéra-Comique. — Contre la promesse d'une partition inédite pour 1889, M. Paravey vient de rendre généreusement *Roméo et Juliette* à M. Gounod qui, depuis longtemps, rêvait de porter ce chef-d'œuvre à l'Opéra.

Autres premiers actes de gestion de M. Pavarey: le rétablissement des stalles d'orchestre; — et la nomination comme dessinateur et chef d'habillement, de notre collaborateur M. Bianchini, déjà chargé du même service à l'Opéra et à la Comédie-Française. M. Bianchini débutera avec la *Caroline* de M. Poise, dont le livret est tiré de l'exquise comédie d'Alfred de Musset.

A l'Odéon, très curieuse et très intéressante conférence de M. Jules Lemaitre sur *le Gid*.

Trois nouveaux académiciens: M. Jules Claretie, administrateur-général de la Comédie-Française, M. Othenin d'Haussonville et M. le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Aux concerts de M. Colonne, brillante audition de *Didon*, la cantate de M. Charpentier, couronnée aux derniers concours de Rome.

Au Théâtre d'application, pour l'ouverture, *Les Écoliers*, prologue en vers de M. Théodore de Banville.

A l'étranger. — A Genève, représentation du *Dou César de Bazar*, de M. Massenet (paroles de MM. d'Ennery et Chantepie); — à Madrid, incendie du théâtre des Variétés; — découverte faite en Allemagne d'un ancien opéra-comique de Jacques Offenbach, *Corcoletto*, joué jadis à Ems, et dont le manuscrit avait disparu.

Les livres. — Chez Dupret: *Etudes sur le Théâtre contemporain*, de M. F. Lefranc; — *Esquisse d'une histoire du Théâtre de Paris (1548-1635)*, par M. Eugène Rigal.

NÉCROLOGIE. — Eugène Labiche, dont il est parlé plus haut; — Henry de Pène, rédacteur en chef et critique

dramatique du *Gaulois*, un des journalistes qui, par le talent et par le caractère, ont le plus honoré leur profession; — Marc Constantin, un des doyens de la production littéraire.

R. B.

EXPLICATION DES DESSINS

LA DAME DE MONSOREAU

Compositions de M. BRANCHINI.

Le *BOC D'ANFOU*. — Culotte, trousse et pourpoint de dessous en faille gros grain vert-serpent rayé d'un cache-point de jais vert vif; — pourpoint velours vert-serpent très foncé recouvert d'un ramage Renaissance en passementeries de soie verte et jais vert vif; — manteau de même velours doublé de la même faille et garni du même jais; — chapeau de velours vert-serpent très foncé, empanaché de vert et garni d'une cordelière de soie verte; — bas et gants de soie vert-serpent; — souliers et ceinturon de velours vert-serpent très foncé à cache-point de jais vert vif, (la boucle et les passants de ceinturon sont d'argent émaillé vert vif); — rapière à coquille d'or et à fourreau de velours vert-serpent très foncé.

UN *FOU DE LA MASCARADE*. — Souliers de drap à la pou-laine, garnis devant et derrière d'un grelot d'or; 1: droit vert-absinthe, le gauche jonquille; — maillot de laine mi-partie: la jambe droite jonquille, la jambe gauche vert-absinthe, garnie d'une jarrettière de satin mais; — trousse en drap mi-partie: côté droit, formant culotte et composé de deux bandes verticales corail à rangée de gros pois de draps alternant avec deux bandes vert-absinthe crevées de drap rouge (chaque bande est séparée par une tresse d'or diamantée et le bas de la culotte est garni de rubans de laine verts et rouges); côté gauche, drap blanc garni au bas de crevés vert-absinthe bordés de soutache d'or et terminé au-dessous par un gros boudin à spirales drap corail et galon d'or orné de gros grelots d'or; — pourpoint drap jonquille rayé horizontalement de trois bandes vert-absinthe bordées de tresses d'or diamantées, (le haut du pourpoint en drap corail borde au bas de tresse d'or diamantée); — aux épaules grands ailerons en pointe, bordés de tresse d'or diamantée et ornés à la pointe d'un gros grelot d'or; le droit en drap corail, le gauche en drap jonquille; — le bas du pourpoint orné à droite de petites basquettes de drap chamois découpées en carré et bordées de tresse d'or diamantée, et à gauche d'un boudin à spirales drap corail et galon d'or; — les manches formant grand sac avec pointes, ornées de glands d'or et soie jonquille: la droite, en cachemire blanc à rayures diagonales cachemires vert-absinthe bordées de tresse d'or diamantée avec manchette découpée en drap corail et bordée de tresse d'or diamantée; la gauche, cachemire corail à gros pois de drap d'or avec manchette découpée en drap vert-

absinthe et bordée de tresse d'or diamantée; — frais tuyauté mousseline blanche; — collier en câblé d'or orné de gros grelots d'or; — ceinturon drap rouge soutaché d'or à fermoir d'or ciselé; — bonnet de drap rouge bordé au bas de deux soutaches d'or et garni de longues oreilles ornées d'un grelot d'or à chaque pointe (l'intérieur des oreilles, doublé de satin jonquille, est bordé de soutache laine verte); sur le sommet du bonnet, boudin drap rouge à spirales d'or diamanté et grelot d'or.

BOUL' MICH' REVUE

Compositions de M. BRANCHINI.

LE *POULL*. — (Costume d'écarteur nimois). — Souliers et guêtres cuir naturel à applications de drap rouge; — culotte velours gris poussière à petites côtes; — ceinture soie écarlate, avec nœud supportant l'épée; — gilet drap crème bordé d'un petit galon panaché rouge et jaune très ouvert sur une ample chemise de mousseline blanche à larges manches; — aux épaules, pompons de chenille orange et noire à l'espagnole; — cravate rouge; — béret feutre blanc posé sur un foulard écarlate.

LA *HALLE AUX BLÉS*. — Souliers daim blanc, — maillot en soie gris-souris; — jupe cachemire blanc mat; — ceinture de soie blanche; — veste drap gris-argent à revers et à grands boutons d'étoffe; s'ouvrant largement sur une chemisette de surah blanc; — cravate foulard blanc; — grand chapeau dit « de fort » feutre blanc posé sur une perruque à rouleaux poudrée à frimas; — au corsage bouquet d'épis mûrs retenu par un flot de rubans tricolores; — bâton de fort.

LA TOSCA (suite).

Compositions de M. THOMAS.

FLORIA *TOSCA* (3^e, 4^e et 5^e actes). — Jersey très fin simulant la gaze, à fond crème, tout zigzagué en étroites rayures d'un point de chaînette en soie cachemire; — robe droite, brodée, au bord, de palmes indiennes, qui remontent sur le côté et que ferment des ganses de soie cachemire, — corsage ouvert en cœur par une « berthe » de malines, sur une guimpe de la même dentelle, avec, pour ceinture, un tuyauté de borderies; — manches plates, avec broderie de palmes et, dans le haut, un « gigot » d'étoffe assortie.

E. M.

L'Administrateur-gérant: A. Lévy.

BABIN, MAISON FONDÉE EN 1806

CHALAIN, SUCCESSEUR

Costumier de la Comédie-Française

21, rue de Richelieu, Paris

COSTUMES HISTORIQUES POUR BALS TRAVESTIS

STELMANS

COSTUMIER DE L'OPÉRA

COSTUMES HISTORIQUES, GARDE-ROBES, ETC.

37, rue de Clavel, 37

PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS
SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.
BAIN DES DAMES 47, BRD HAUSSMANN

Madame FLORET

COSTUMIÈRE CHEF DE L'OPÉRA

COSTUMES DE STYLES ET DE FANTAISIE

3, rue Lallier, 3

PARIS

MODES

MADAME VALÉRIE

65, rue Montmartre, 65

PARIS

CLODOMIR LEVENT

CHEF COIFFEUR DE DAMES
A L'OPÉRA

POSTICHES, PERRUQUES
COIFFURES DE SOIRÉES, ETC.

18, rue de la Tour-d'Auvergne, 18
PARIS

CRAY

CHAUSSURES POUR THÉÂTRE
Fournisseur de l'Opéra

CHAUSSURES HISTORIQUES & MODERNES
Faubourg-Montmartre, 42,
PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Costumes historiques des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, avec un texte historique et descriptif par C. BONNARD. Nouvelle édition soigneusement révisée par CHARLES BLANC.

Trois magnifiques volumes in-4, imprimés avec luxe sur papier fort, et accompagnés de 200 planches très bien coloriées. — Prix 250 fr.

Costumes historiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dessinés par E. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, gravés par MM. FLAMENG, DIDIER, etc., avec un texte historique et descriptif par M. GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale. — Ouvrage faisant suite aux *Costumes des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, et commentés par CAMILLE BONNARD.

L'ouvrage forme deux volumes in-4, composés de 150 gravures coloriées. Prix. 250 fr.

C'est dans le but de faciliter aux artistes, aux directeurs de théâtre, aux gens du monde eux-mêmes, curieux de remettre en honneur, à certains jours, les modes d'autrefois, des recherches qui seraient pénibles et souvent infructueuses, qu'ont été entrepris ces deux ouvrages qui, à vrai dire, n'en forment qu'un.

Bien que les costumes français tiennent une large place dans ces ouvrages, les autres pays n'y ont pas été oubliés.

L'Allemagne montre ses chevaliers empanachés et ses paysannes pittoresquement vêtues; l'Angleterre, ses lords drapés dans de riches manteaux brodés, ainsi que ses nobles duchesses; la Russie, la Norvège et la Pologne, leurs seigneurs riches ou pauvres, garantis par la fourrure des rigueurs du climat; la Hollande, ses coiffures singulières, que les Frisonnes ont conservées jusqu'à ce jour; l'Espagne, ses riches vêtements de soie et ses mantilles élégantes; enfin l'Italie, cette nation privilégiée, ne pouvait être oubliée dans un recueil de ce genre, et bien des emprunts y ont été faits à ses modes coquettes ou sévères.

Costumes au temps de la Révolution, 1790-1791-1792-1793, tirés de la collection de M. V. SARDOU, préface de M. JULES CLARETIE. Quarante eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMOT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 40 fr.

Costumes anglais, de 1795 à 1806. Recueil de 25 eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMOT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 25 fr.

Costumes de l'Opéra, XVII^e-XVIII^e siècles, avec une préface de CH. NUIER, archiviste de l'Opéra.

Cinquante planches, fac-similés à l'eau-forte en couleurs, par A. Guillaumot fils.
Prix. 100 fr.